

Les Cahiers  
du CRH

## Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

28-29 | 2002

Quelques "XVII<sup>e</sup> siècle" : Fabrications, usages et réemplois

---

# Le salon XVII<sup>e</sup> siècle selon Sainte-Beuve

Anne Martin-Fugier

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/1012>

DOI : 10.4000/ccrh.1012

ISSN : 1760-7906

### Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 20 avril 2002

ISSN : 0990-9141

### Référence électronique

Anne Martin-Fugier, « Le salon XVII<sup>e</sup> siècle selon Sainte-Beuve », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 28-29 | 2002, mis en ligne le 22 novembre 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/1012> ; DOI : 10.4000/ccrh.1012

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

---

## Le salon xvii<sup>e</sup> siècle selon Sainte-Beuve

Anne Martin-Fugier

---

- 1 En 1832, Sainte-Beuve publie *Critiques et portraits littéraires*, le premier recueil de ses articles parus dans des revues, et il continuera jusqu'à sa mort en 1869. Au total, huit cents articles et trois cents personnages, tant historiques que contemporains. Je me suis demandé quelle image le critique propose de la sociabilité du xvii<sup>e</sup> siècle et quel rôle il lui fait jouer.
- 2 Prenons un exemple. Quelques mois après la mort de Mme Récamier, en novembre 1849, Sainte-Beuve écrit :

Le salon de Mme Récamier était [...] aussi, à le prendre surtout dans les dernières années, un centre et un foyer littéraires. Ce genre de création sociale, qui eut tant d'action en France et qui exerça un empire si réel, ne remonte pas au-delà du xvii<sup>e</sup> siècle. C'est au célèbre hôtel de Rambouillet qu'on est convenu de fixer l'établissement de la société polie, de cette société où l'on se réunissait pour causer entre soi des belles choses et de celles de l'esprit en particulier. Mais la solennité de ce cercle Rambouillet convient peu à l'idée que je voudrais réveiller en ce moment, et j'irais plutôt chercher dans des coins de monde plus discrets et plus réservés les véritables précédents du genre de salons dont le dernier sous nos yeux vient de finir<sup>1</sup>.

C'est alors qu'il évoque le salon de la marquise de Sablé, pour conclure :

Ce petit salon de Mme de Sablé, si clos, si visité, et qui, à l'ombre du cloître, sans trop s'en ressentir, combinait quelque chose des avantages des deux mondes, me paraît être le type premier de ce que nous avons vu être de nos jours le salon de l'Abbaye-aux-Bois.
- 3 Ce qui m'intéresse dans ces lignes, c'est le côté référentiel. Pour définir un salon contemporain très célèbre, Sainte-Beuve le situe dans la lignée du Grand Siècle, le comparant à ceux des marquises de Rambouillet et de Sablé. Quant au couple Récamier-Chateaubriand, c'est encore par rapport à un illustre précédent du xvii<sup>e</sup> siècle qu'il en parle :

Jamais Mme de Maintenon ne s'ingénia à désennuyer Louis XIV autant que Mme Récamier pour M. de Chateaubriand. « J'ai toujours remarqué, disait Boileau en revenant de Versailles, que, quand la conversation ne roulait pas sur ses louanges,

le Roi s'ennuyait d'abord, et était prêt ou à bâiller ou à s'en aller. » Tout grand poète vieillissant est un peu Louis XIV sur ce point. Elle avait chaque jour mille inventions gracieuses pour lui renouveler et rafraîchir la louange<sup>2</sup>.

- 4 Le portrait de Mme Récamier représente l'un des feuillets hebdomadaires que Sainte-Beuve publie à partir d'octobre 1849 dans *Le Constitutionnel*, *Le Moniteur* ou *Le Temps*, sous le titre « Causeries du lundi ». Arrêtons-nous sur le mot « causerie ».

## La causerie

- 5 Le terme évoque un thème central dans tous ses portraits, c'est-à-dire la sociabilité et les salons. Ce thème n'était d'ailleurs pas pour Sainte-Beuve qu'un thème littéraire. Il fréquentait les salons de son époque. À commencer par l'Abbaye-aux-Bois, et il notait ce qu'il y entendait comme le montrent ses pen-sées intimes publiées sous le titre *Le Cahier vert*. Il était également reçu chez la marquise de Souza, la duchesse de Rauzan, la comtesse de Boigne, Mme de Castries, Mme d'Arbouville et, sous le Second Empire, chez la princesse Mathilde<sup>3</sup>.
- 6 Mais, plus largement, le mot « causerie » définit la méthode du critique. Le Dr Véron, directeur du *Constitutionnel*, présente ainsi en septembre 1849 le nouveau feuillet du lundi :

Le temps des systèmes est passé, même en littérature. Il s'agit [...] de se mêler à toutes les idées pour les juger ou du moins pour en causer avec liberté et décence. C'est cette causerie que nous voudrions favoriser, et que M. Sainte-Beuve essaiera d'établir entre ses lecteurs et lui<sup>4</sup>.

Le feuillet du *Constitutionnel* serait donc un salon, un lieu aimable d'échange et de conversation. Cependant la causerie n'est pas seulement le style de rapports que le critique cherche à entretenir avec ses lecteurs. C'est aussi celui qu'il établit avec les personnages dont il fait le portrait. Ainsi sera-t-il à la fois « en conversation avec le passé et avec son siècle<sup>5</sup> ».

- 7 Le critique cherche à assurer la continuité entre le présent et le passé, à l'aide des récits oraux et écrits sur une période :

J'ai souvent pensé, déclare Sainte-Beuve, qu'un homme de notre âge qui a vu le premier Empire, la Restauration, le règne de Louis-Philippe, qui a beaucoup causé avec les plus vieux des contemporains de ces diverses époques, qui, plus, a beaucoup lu de livres d'histoire et de *Mémoires* qui traitent des derniers siècles de la monarchie, peut avoir en soi, aux heures où il rêve et où il se reporte vers le passé, des souvenirs presque continus qui remontent à cent cinquante ans et au-delà. [...] Car enfin ce temps qui a précédé notre naissance, ce dix-huitième siècle tout entier, nous le savons, avec un peu de bonne volonté et de lecture, tout autant que si nous y avons assisté en personne et réellement vécu.

Mais là où le bât blesse, c'est quand on veut évoquer une époque plus lointaine, radicalement différente de l'époque contemporaine, ce qui est le cas du xviii<sup>e</sup> siècle :

[...] cette continuité d'usage et de ton dans la société cesse vers le moment où Louis XIV finit : au xviii<sup>e</sup> siècle, en remontant, c'est tout un ancien, tout un nouveau monde. Avec quelque effort pourtant, et grâce à l'abondance des *Mémoires*, on peut s'y naturaliser et s'imaginer encore y avoir vécu. Que de précautions toutefois pour que cette imagination soit juste et non chimérique ni impertinente<sup>6</sup> !

Sainte-Beuve écrit ces lignes à propos du *Journal* de Dangeau, document très utile, dit-il, pour acquérir des « souvenirs tout vrais » d'une époque. Il pose donc dès le départ la

question de l'éloignement de l'époque classique, de sa représentation, de la construction de son image.

## L'âge d'or de l'urbanité

- 8 L'une des *Causeries du lundi* s'intitule « Madame de Caylus et de ce qu'on appelle *urbanité* ». Mme de Caylus était une nièce de Mme de Maintenon, que sa tante se chargea de convertir et d'éduquer<sup>7</sup>. À la mort de Louis XIV, elle quitta la Cour pour s'installer à Paris, dans une petite maison qui faisait partie des jardins du Luxembourg,

[...] donnant à souper à des gens du monde et à des savants, et mêlant ensemble la dévotion, les bienséances, la liberté d'esprit et les grâces de la société, dans cette parfaite et un peu confuse mesure qui était celle du siècle précédent<sup>8</sup>.

Ses *Souvenirs* ont été publiés en 1770, avec des notes et une préface de Voltaire. Ce livre, écrit Sainte-Beuve, est « l'œuvre d'une après-dînée » et il développe :

Il ne s'y voit aucun effort : elle n'a pas tâché, disait-on de Mme de Caylus. Sa plume court avec abandon, avec négligence ; mais ces négligences sont celles mêmes qui font la facilité et le charme de la conversation<sup>9</sup>.

Ce sont là deux éléments qui reviennent régulièrement dans la définition de l'*urbanité* : le style écrit ressemble au style de la conversation, il paraît naturel et ne sent pas l'effort. Sainte-Beuve explique pourquoi il situe à la fin du xvii<sup>e</sup> siècle l'« âge d'or de l'urbanité » :

[...] les femmes alors, avec cette facilité de nature qui de tout temps les distingue, réussirent mieux encore que les hommes à offrir de parfaits modèles de ce que nous cherchons, et dont les semences étaient comme répandues dans l'air qu'on respirait. C'est chez elles, parmi celles qui ont écrit, qu'on trouverait le plus sûrement des témoignages de cette familiarité décente, de cette moquerie fine, et de cette aisance à tout dire, qui remplit d'autant plus les conditions des anciens qu'elles-mêmes n'y songeaient pas.

- 9 En tête de ces femmes qui incarnent l'urbanité, Mme de Sévigné : elle fait l'objet du premier des *Portraits de femmes*<sup>10</sup>. Dans le dernier tiers du siècle, à l'époque où Mme de Sévigné écrit ses lettres, on est loin, dit Sainte-Beuve, du monde de la Fronde et de la Régence :
- 10 Ce qu'on appelle la société française est enfin constitué. [...] En même temps que le désordre et la brutalité ont perdu en scandale, la décence et le bel esprit ont gagné en simplicité. La qualification de précieuse a passé de mode ; on se souvient encore, en souriant, de l'avoir été, mais on ne l'est plus. On ne disserte point comme autrefois, à perte de vue [...] mais on cause [...]<sup>11</sup>.
- 11 On a atteint une sorte de perfection dans la civilisation. Et Sainte-Beuve prend soin de souligner l'aspect positif de cette « vie de loisir et de causerie » qui, au xix<sup>e</sup> siècle, dans une société où l'on est occupé, peut prendre une connotation très négative. Au xix<sup>e</sup> siècle, en effet, la vie de loisir va de pair avec l'ignorance de la mentalité contemporaine alors qu'au xvii<sup>e</sup> siècle, elle était au contraire en prise sur elle : l'oisiveté était, en ce temps-là, la meilleure condition pour « suivre le mouvement littéraire, religieux ou politique ».

Quant à la causerie, elle ne s'était pas encore dévoyée :

La conversation, d'ailleurs, n'était pas encore devenue, comme au xviii<sup>e</sup> siècle, dans les salons ouverts sous la présidence de Fontenelle, une occupation, une affaire, une prétention ; on n'y visait pas nécessairement au trait ; l'étalage géométrique, philosophique et sentimental n'y était pas de rigueur, mais on y causait de soi, des autres, de peu ou de rien. C'était, comme dit Mme de Sévigné, des conversations *infinies* [...]<sup>12</sup>.

- 12 Par parenthèse, Sainte-Beuve note aussi la différence avec ce qui a précédé, l'hôtel de Rambouillet, où la causerie était plus pédante. Ces conversations étaient alimentées par la correspondance : les lettres circulaient, on les lisait en petit comité, on les commentait, elles acquéraient une sorte de célébrité. Ainsi Mme de Thiange envoyant son domestique emprunter à Mme de Coulanges la « lettre du cheval » et celle « de la prairie » que lui avait écrites la marquise de Sévigné. Ainsi Mme de Sévigné racontant à sa fille qu'elle lit aux gens qui en sont dignes certains endroits choisis des lettres que celle-ci lui adresse. Conversation et correspondance avaient la même caractéristique : elles n'étaient pas apprêtées, ni sur le fond ni dans la forme. On y traitait avec talent des sujets les plus anodins mais sans s'y appesantir et c'est ce qui en faisait le prix :

[...] c'était de l'art que, sans s'en apercevoir et négligemment, l'on mettait jusque dans la vie<sup>13</sup>

- 13 Le style d'une époque est donc tout un et il est impossible de séparer la sociabilité de la littérature, impossible aussi de parler des mœurs sans parler de la littérature. Sainte-Beuve l'affirme souvent à propos de l'époque contemporaine :

S'il devient banal de dire que « la littérature est l'expression de la société », il n'est pas moins vrai d'ajouter que la société est l'expression aussi de la littérature. Tout auteur influent et à la mode crée un monde qui le copie, le continue, et qui souvent l'outrepasse ; il a touché en l'observant un point sensible et ce point-là se développe à l'envi et se met à ressembler. Ce ne sont aujourd'hui que femmes à la George Sand et à [la] Balzac.<sup>14</sup>

Le dernier tiers du xvii<sup>e</sup> siècle fournit, selon Sainte-Beuve, un exemple parfait de l'adéquation entre la littérature et les mœurs en la personne de Mme de Lafayette. Car celle-ci fut à l'origine à la fois de la réforme du roman avec *La Princesse de Clèves* et d'un nouveau modèle sentimental, avec la liaison longue et durable qu'elle entretenait avec La Rochefoucauld, de 1665 à la mort de celui-ci en 1680. Elle avait, comme Mme de Sévigné, fréquenté l'Hôtel de Rambouillet, et, comme elle, n'en avait pris « que le meilleur ». Elle écrivait, dit Sainte-Beuve, « à son loisir, par amusement et avec une sorte de négligence qui n'avait rien du métier [...] »<sup>15</sup>. On ne sent rien chez elle d'une professionnelle de la littérature, mais seulement le naturel qui s'étendrait de la vie à l'œuvre, qui passerait de la conversation à l'écriture. Faisant ailleurs un portrait de Mme du Deffand, il loue son exigence en matière de style, elle qui affirmait : « je veux le ton de la conversation, de la vivacité, de la chaleur, et, par-dessus tout, de la facilité, de la simplicité. » Et il commente : « C'est assez indiquer le côté que j'appelle classique dans le sens élevé du mot chez Mme du Deffand [...] »<sup>16</sup>.

## Les instituteurs de l'urbanité

- 14 Comment s'est formé cet âge d'or de l'urbanité, qui vit régner le goût ? Il est le produit des vingt années précédentes, comme l'explique Sainte-Beuve dans son portrait de Vaugelas :

De toutes parts et de quelque côté qu'on tourne les yeux, dans cet espace de vingt ans qui sépare *Le Cid* des *Provinciales* (1636-1656), il se fait sensiblement une grande éducation du goût, ou plutôt de la politesse et de la culture qui doivent bientôt amener le goût<sup>17</sup>.

- 15 Ont contribué à cette éducation ceux que la critique appelle « les instituteurs du goût public, » chez lesquels se mélangent l'esprit lettré et l'esprit mondain, Corneille avec ses tragédies, Gomberville et Scudéry avec leurs romans, d'Ablancourt avec ses traductions,

les émules de Balzac et de Voiture avec leurs lettres, et Port-Royal avec ses écrits théologiques. Ont contribué aussi les académies, l'hôtel de Rambouillet d'abord, « qui est comme une académie d'honneur, de vertu et de belle galanterie, et qui institue le règne des femmes dans les Lettres<sup>18</sup> », l'Académie française ensuite, qui « dirige l'attention des lettrés sur les questions de langue et de bonne élocution. ». Vaugelas, de son côté, joua un rôle important en proposant de se plier « à une grammaire non pédantesque, humaine, mondaine, toute d'usage et de Cour ; non pas du tout à une grammaire élémentaire, mais à une grammaire perfectionnée, du dernier goût et pour les délicats<sup>19</sup> ».

- 16 Mlle de Scudéry, dont le premier roman parut en 1641, est désignée comme « l'une des *institutrices* de la société, à ce moment de formation et de transition<sup>20</sup> ».

Elle réclame pour les femmes une meilleure éducation, en insistant sur la nécessité de « mettre de l'accord entre la manière de causer et celle d'écrire ». Or, dit Sainte-Beuve, il existe un rapport direct entre la conversation et l'état de la société en train de se constituer au xvii<sup>e</sup> siècle. Lorsque ses volumineux romans seront passés de mode, Mlle de Scudéry en extraira les seules *Conversations* qu'elle republiera en dix volumes. Elle y traite de ce que doit être une conversation et de la manière d'écrire des lettres. Une conversation, « pour être agréable et digne d'une compagnie d'honnêtes gens », ne doit se limiter ni à un seul sujet ni à un seul sexe. Exclusivement féminine, elle tendra à se réduire à des sujets médiocres, « de famille et domestiques », ou « purement futiles et de toilette. ». Mais « qu'un homme entre, un seul, et non pas même des plus distingués, cette même conversation va se relever et devenir tout d'un coup plus réglée, plus spirituelle et plus agréable<sup>21</sup> ». Il doit surtout s'y manifester « *un certain esprit de politesse* qui en bannisse absolument toutes les railleries aigres, aussi bien que toutes celles qui peuvent tant soit peu offenser la pudeur<sup>22</sup> ». Et Sainte-Beuve de conclure ces conseils de Mlle de Scudéry à propos de la conversation et de la correspondance en déclarant qu'elle était « une excellente *maîtresse de pension* de la haute société et des demoiselles de qualité au xvii<sup>e</sup> siècle ».

## Les lieux de sociabilité

- 17 Qui dit lieu de sociabilité, dit salon animé par une femme. Sainte-Beuve cite Goethe écrivant, à propos de Mme de Tencin :

Ce serait une histoire intéressante que la sienne et celle des femmes célèbres qui présidèrent aux principales sociétés de Paris dans le xviii<sup>e</sup> siècle, telles que Mmes Geoffrin, du Deffand, Mlle de Lespinasse, etc. ; on y puiserait des détails utiles à la connaissance soit du caractère et de l'esprit français en particulier, soit même de l'esprit humain en général, car ces particularités se rattacheraient à des temps également honorables à l'un et à l'autre<sup>23</sup>.

Et Sainte-Beuve d'ajouter :

Je tâche, selon ma mesure, d'exécuter quelque chose du programme de Goethe, et, s'il a dit cela du xviii<sup>e</sup> siècle, je le dirai à plus forte raison du xvii<sup>e</sup> siècle, dans lequel il y eut, de la part des femmes célèbres qui y influèrent, plus d'invention encore et d'originalité personnelle. En fait de société polie et de conversation, le xviii<sup>e</sup> siècle n'eut qu'à étendre, à régulariser et à perfectionner ce que le xvii<sup>e</sup> siècle avait premièrement fondé et établi.

- 18 De fait, Sainte-Beuve, à travers ses portraits, dresse une sorte de typologie des centres de sociabilité. À un bout du siècle, l'hôtel de Rambouillet, d'où tout procède et qui, très souvent, est donc cité comme référence. Sainte-Beuve ne trace pas un portrait de la

marquise de Rambouillet elle-même mais évoque plutôt ses prestigieux invités. Et d'abord Mme de Longueville :

[...] avant que la politique s'en mêlât, elle et son frère, et cette jeune cabale, déjà décidée à l'être, ne songeaient encore, est-il dit [dans les *Mémoires* de Mme de Nemours], qu'à faire briller leur esprit dans des conversations galantes et enjouées, qu'à commenter et raffiner à perte de vue sur les délicatesses du cœur. Il n'y avait pour eux d'honnêtes gens qu'à ce prix-là. Tout ce qui avait un air de conversation solide leur semblait grossier, vulgaire. C'était une résolution et une gageure d'être distingué, comme on aurait dit soixante ans plus tard ; d'être *supérieur*, comme on dirait aujourd'hui : on disait alors *précieux*<sup>24</sup>.

- 19 Pour en savoir davantage sur l'esprit que Sainte-Beuve imaginait régner à l'hôtel de Rambouillet, il faut lire son portrait de Voiture. Celui-ci avait fait parler de lui de bonne heure pour ses vers et ses lettres et brillait dans les cercles bourgeois. Ainsi, lorsqu'il fut présenté chez la marquise de Rambouillet en 1625, à l'âge de vingt-sept ans, « il n'eut plus qu'à suivre sa vocation, qui était d'être le bel esprit à la mode dans une société d'élite<sup>25</sup> ». Sainte-Beuve, en 1855, propose de lire Voiture non pas en le ramenant à l'époque contemporaine et en cherchant « si ce qu'il dit est pour nous réellement plaisant » mais en essayant de deviner « quel pouvait être le tour d'esprit et d'amusement en vogue dans cette société ingénieuse, recherchée et souverainement élégante, de qui date chez nous l'établissement continu de la société polie<sup>26</sup> ». Il apparaît alors clairement qu'il ne s'agissait pas seulement d'« un esprit de riposte et de trait, c'était aussi un esprit inventif, et qui se mettait en frais d'imagination pour divertir ». Organiser le divertissement exigeait d'y penser sans cesse et d'y porter une attention continuelle :

On jouait aux Muses, on jouait aux Grâces et aux Nymphes. On avait des plaisanteries qui duraient des années, on en avait qui ne servaient qu'un jour. On inventait des motifs à aimables querelles, on se créait des tournois. L'esprit de Voiture était toujours en action et en mouvement comme pour un théâtre de société.

Sainte-Beuve souligne la créativité de ce monde, où il fallait, pour rompre la monotonie d'une vie oisive, « tirer d'un rien tout ce qui peut donner à une familiarité d'habitude le piquant de la diversité et de l'imprévu<sup>27</sup> ».

- 20 À l'autre extrémité du siècle, Sainte-Beuve choisit de décrire la société de la duchesse du Maine à Sceaux<sup>28</sup>. La duchesse voulut avoir sa cour à elle, et son mari, en 1700, lui acheta Sceaux dont elle fit « son Chantilly, son Marly et son Versailles en miniature ». Elle y épuisait ses invités qu'elle obligeait à participer à ses divertissements et à ses fictions : elle jouait jour et nuit la comédie et la bergerie, elle demandait qu'on lui tourne des madrigaux, elle inventait des cérémonies comme de faire prêter serment à ceux qu'elle décorait de *l'Ordre de la Mouche-à-miel*, qui était son emblème. Elle s'agitait, dit Sainte-Beuve « avec une *démonerie* infatigable<sup>29</sup> », si bien que les habitués appelaient cette société « les Galères du Bel Esprit ». La duchesse supportait si peu l'irruption du réel dans sa vie que, deux ans après la conspiration manquée contre le Régent, qui lui valut la prison, elle rentra à Sceaux et, comme s'il ne s'était rien passé, retrouva « la même faculté d'illusion active et bruyante<sup>30</sup> ». Ce monde d'illusion, elle allait l'étendre, paradoxalement, grâce au salon intellectuel de Mme de Lambert. Lorsque sa femme de chambre, Mlle de Launay, séjournait à Paris, elle allait aux mardis de Mme de Lambert, où elle lut des lettres qu'elle avait reçues de la duchesse du Maine, « laquelle, informée de cet honneur qu'on avait fait à ses lettres, eut l'air de s'effrayer qu'on les eût produites en si docte et si redoutable compagnie<sup>31</sup> ». À partir de là, une correspondance s'établit entre elle et La Motte ; tous

deux étaient âgés d'une cinquantaine d'années, lui était aveugle, ce qui ne les empêcha pas de jouer, lui l'amoureux, elle la bergère et l'ingénue.

- 21 À la différence de l'hôtel de Rambouillet, la demeure de la duchesse du Maine ne fut pas un centre littéraire. Que Voltaire ait fait quelques séjours à Sceaux et qu'il y ait, en 1746, écrit *Zadig* ne constitue pas une preuve, selon Sainte-Beuve. La duchesse était, en fait, aussi insensible à la qualité des œuvres qu'elle interprétait qu'à celle des conversations. Elle jouait indifféremment Racine, Euripide ou l'abbé Genest :

Que lui importait, pourvu qu'elle se fit du bruit à elle-même, qu'elle se donnât toute son émotion, et qu'elle régnât<sup>32</sup> ?

Quant aux conversations, il était impossible d'en avoir avec elle car la réaction de son interlocuteur ne l'intéressait nullement :

[...] elle ne se soucie pas d'être entendue, déclare Mlle de Launay, il lui suffit d'être écoutée<sup>33</sup>.

À l'inverse, Sainte-Beuve, traçant le portrait de Mme de Lambert, évoque son raffinement, aussi bien dans son style d'écriture que dans sa sociabilité :

Mme de Lambert, au milieu du débordement de la Régence, ouvre chez elle un asile à la conversation, au badinage ingénieux, aux discussions sérieuses : Fontenelle préside ce cercle délicat et poli, où il est honorable d'être reçu<sup>34</sup>.

- 22 Sainte-Beuve voit dans les salons un lieu d'apprentissage : les gens du monde apprenaient le beau langage dans celui de Mme de Lambert, les jeunes gens s'initiaient dans celui de Ninon de l'Enclos. Après des années d'existence licencieuse au faubourg Saint-Germain, Ninon « rangea sa vie<sup>35</sup> » au Marais. Ses relations étaient variées, son salon « unissait au ton du grand monde celui de la bonne bourgeoisie parisienne<sup>36</sup> ». L'avoir fréquenté était un titre aux jeunes gens pour entrer dans le monde :

C'était donc chez elle et par elle que la jeunesse débutait volontiers dans la société. On y causait et on n'y jouait pas. Les mères tâchaient d'y introduire leurs enfants. Mme de Sévigné, qui avait eu tant à se plaindre de Ninon sur la personne de son mari et sur celle de son fils, voyait sans crainte son petit-fils, le marquis de Grignan, lui rendre des devoirs. La mode s'en mêlant et la considération couvrant tout, les femmes avaient fini par rechercher extrêmement Ninon.

- 23 Sainte-Beuve termine son portrait par une scène fortement symbolique. Voltaire vint chez Ninon, amené par son parrain, l'abbé de Châteauneuf. Âgé de treize ans, le jeune homme écrivait déjà des vers et Ninon, dans son testament, lui légua deux mille francs pour acheter des livres. Sainte-Beuve souligne ce passage de témoin : « C'est ainsi que, dans la série des temps, quelques esprits font la chaîne<sup>37</sup>. »

- 24 Peut-être le salon dont Sainte-Beuve donne l'image la plus plaisante est-il celui de la marquise de Sablé, nous en avons parlé dans l'introduction. Vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, la marquise s'était retirée en haut du faubourg Saint-Jacques, à proximité de Port-Royal. Dans cette demi-retraite loin de la cour et de la ville, elle continua, jusqu'à sa mort en 1678, à recevoir une société choisie : d'anciens amis restés fidèles, des gens du monde « demi-solitaires », comme elle, ou encore des « solitaires de profession » comme Arnauld, Nicole et parfois même Pascal<sup>38</sup>. Amie des jansénistes, Mme de Sablé restait cependant électrique : elle recevait même des jésuites, « s'ils l'amusaient<sup>39</sup> », comme le père Rapin, assez lié avec elle pour lui demander le secret de sa salade. Le goût de Mme de Sablé pour l'esprit se lit dans son intimité avec La Rochefoucauld : son salon a été, selon Sainte-Beuve, « le grand laboratoire des *Maximes* » qu'on a lues, critiquées et fait circuler. La mondanité la plus réussie dans « l'âge d'or de l'urbanité » tiendrait donc d'une part à



un subtil dosage d'exigence et d'ouverture chez la dame qui tenait salon, d'autre part à son investissement littéraire.

## Le XIX<sup>e</sup> siècle : la fin des « conversations infinies » ?

- 25 Le XIX<sup>e</sup> siècle, passant d'un modèle aristocratique à une société en voie de démocratisation, a comme embaumé l'intimité idéale, faite de conversation, de correspondance et de sociabilité, telle qu'on imaginait qu'elle se pratiquait dans les siècles précédents, comme pour garder trace d'un paradis perdu. Sainte-Beuve a joué un rôle essentiel dans ce processus. Il devient la référence en la matière. Ainsi *L'Histoire de la conversation* d'Émile Deschanel, publiée à Bruxelles en 1857, prend-elle pour base les causeries de Sainte-Beuve qui constituent une somme en la matière. Et l'on voit bien, même s'il n'est pas nommé, que c'est à lui que se réfèrent Jules Janin lorsqu'il rédige l'article « conversation » dans le *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, en 1865, ou encore le *Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle* dans son article « conversation ».
- 26 Marc Fumaroli affirme que le XIX<sup>e</sup> siècle, trop sérieux, n'étant doué ni pour le loisir ni pour le jeu, a cherché en vain à reconstituer la société et à renouer la conversation, toutes deux brisées par la Révolution<sup>40</sup>. Cette analyse a l'inconvénient de nous entraîner vers le lieu commun de la mort de la conversation au XIX<sup>e</sup> siècle. Il serait plus juste de dire que le XIX<sup>e</sup> siècle ne cesse de s'interroger sur la sociabilité et la conversation, sur le changement des conditions du développement de l'urbanité, et, plus largement, sur ce qui fait l'identité française.
- 27 Ce qui a changé entre le XVII<sup>e</sup> siècle, c'est le rapport entre le public et le privé. Ce qui, au XVII<sup>e</sup> siècle, était réservé aux cercles privés est, au XIX<sup>e</sup> siècle, largement divulgué. On est passé de la lecture des lettres de Mme de Sévigné dans les cercles aristocratiques à la publication des correspondances et à la diffusion des portraits de femmes dans la presse. On est passé des discussions en tête-à-tête sur les questions religieuses, morales et politiques à la publicité des croyances et des opinions. Ces changements ont entraîné une transformation de l'intimité, comme l'analyse Sainte-Beuve en 1868, à propos de l'amitié de Saint-Évremond pour M. d'Aubigny et de son goût pour ce qu'il appelle « les douceurs d'un commerce aimable » :

[...] il me semble que, dans l'ancienne société, telle qu'elle était faite, le champ de l'amitié était plus étendu qu'aujourd'hui : il y avait plus de sujets réservés, plus de choses particulières dont on eût à s'entretenir, même en matière d'idées ; la publicité, comme aujourd'hui, n'avait pas tout pris, tout défloré : il y avait bien plus de place à la confidence et au secret. Et qu'est-ce donc qu'on pourrait se confier aujourd'hui, hormis les affaires d'intérêt privé ou de sentiment ? Les opinions politiques, – on les imprime tous les matins, quand on ne les débite pas du haut d'une tribune. Les opinions religieuses, – on les débite aussi, et, dans tous les cas, elles ont perdu l'obligation et l'attrait du mystère. L'amitié, ne l'oublions pas, aime avant tout l'ombre et les sentiers. La matière qui alimentait ces conversations si particulières, ces confidences infinies d'autrefois, est soutirée à chaque instant, désormais, par la circulation du dehors ; le huis clos de l'intimité est éventé. Je ne prétends pas dire, assurément, qu'il n'y ait plus lieu aux convenances des esprits et des âmes, ni à ce noble sentiment de l'amitié ; mais la forme où nous le voyons se produire chez Saint-Evremond a notablement changé avec les conditions de la société elle-même<sup>41</sup>.

Il faut d'ailleurs noter que Sainte-Beuve, par la méthode même de constitution de ses portraits, qui consiste à mêler la vie et l'œuvre, participe du goût de son époque pour la

publicité du privé. L'évolution pointée par Sainte-Beuve dans la citation ci-dessus ne signifie pas pour autant qu'il n'y a plus de salons et que la conversation est morte. Delphine de Girardin s'insurge en 1837 contre le lieu commun qui dénonce la facilité, la frivolité et le factice de la conversation mondaine :

On nous parle sans cesse de la misère intellectuelle des salons, de l'incapacité de l'homme du monde, de la futilité de ses idées, de la petitesse de ses sentiments et il nous faut écouter toutes ces phrases dans le monde, dans un salon, assis entre Lamartine et Victor Hugo, entre Berryer et Odilon Barrot, qui sont pour nous, dans le monde, dans un salon, des causeurs aussi spirituels et aussi gracieux qu'ils sont ailleurs, pour toute la France, d'éloquents poètes et de sublimes orateurs<sup>42</sup>.

- 28 Elle prend très au sérieux l'activité de conversation. En 1844, elle pose clairement la question : qu'est-ce qui fait une conversation réussie ? Comment doit être organisé concrètement un salon pour que chacun puisse causer et en tire plaisir et profit ? Comme Sainte-Beuve, qui, dès 1829, affirmait que la France littéraire était inséparable de l'esprit de conversation (c'est d'ailleurs ce qui lui a valu les violents reproches de Proust<sup>43</sup>), Delphine de Girardin fait de la conversation un genre littéraire. Ainsi la conversation peut-elle, à l'égal de la poésie, du théâtre ou de l'histoire, ouvrir à un homme de talent les portes de l'Académie française. En 1842, la chroniqueuse justifie l'élection du chancelier Pasquier à l'Académie :

Si M. le baron Pasquier a été élu, c'est parce qu'il est un des hommes les plus spirituels de notre temps ; parce que son esprit est un type, sa conversation un modèle, l'idéal du bon goût ; et, quelle que soit la forme que l'esprit prenne pour se manifester, prose, vers, livres, drames, discours, conversation, l'esprit, cultivé à si haut degré et célèbre à juste droit, sera toujours éminemment littéraire<sup>44</sup>.

- 29 Que le XIX<sup>e</sup> siècle s'intéresse tellement à la conversation et, plus largement, à la sociabilité ou, pour reprendre le terme de Sainte-Beuve, à l'urbanité, témoigne d'une interrogation identitaire. On réfléchit sur ce domaine identifié comme une spécificité française par les étrangers, par exemple Kant en 1798 :

La nation française se caractérise entre toutes par son goût de la conversation ; elle est à ce point de vue un modèle pour les autres nations<sup>45</sup>.

On se demande de quoi est constituée cette spécificité. Un journaliste du *Mercur de France* écrit en 1835 que, si la vraie civilisation se trouve dans les salons parisiens, c'est que les hommes politiques, par-delà les haines partisans, sont d'abord des hommes du monde et des causeurs : ainsi y entend-on M. Dupin, président de la Chambre des députés, parler « fort spirituellement et fort savamment sur une étoffe de robe [...] »<sup>46</sup>. Le *Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle*, quant à lui, ajoute un autre trait de la spécificité française, c'est que la sociabilité y est réellement mixte, contrairement à ce qui se passe en Angleterre et en Allemagne :

La conversation française, commune aux deux moitiés de la société, excitée, modérée, mesurée par les femmes, est seule une conversation nationale, sociale [...]<sup>47</sup>.

- 30 Quoi qu'il en soit, la notion d'« âge d'or de l'urbanité », que Sainte Beuve a largement contribué à répandre, fait partie, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, du patrimoine français. Comme le dit Renan, dans son discours de réception à l'Académie française, en 1876 :

Quand une nation aura produit ce que nous avons fait avec notre frivolité, une noblesse mieux élevée que la nôtre au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècles, des femmes plus charmantes que celles qui ont souri à notre philosophie, une société plus sympathique et plus spirituelle que celle de nos pères, alors nous serons vaincus<sup>48</sup>.

## NOTES

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, I, Paris, Garnier frères, s.d., p. 121-122.
2. *Ibid.*, p. 135.
3. Roxana Verona, *Les Salons de Sainte-Beuve. Le critique et ses muses*, Paris, Honoré Champion, 1999, p. 67.
4. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, I, *op. cit.*, p. 6.
5. Roxana Verona, *op. cit.*, p. 27.
6. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, XI, Paris, Garnier frères, s.d., p. 6-7.
7. Née Marguerite de Villette-Murçay, en 1673, elle mourut en 1729.
8. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, III, Paris, Garnier frères, 1929, p. 62.
9. *Ibid.*, p. 63.
10. Ces *Portraits de femmes* ont paru en volume en 1844 chez Didier. Mais le portrait de Mme de Sévigné avait d'abord été publié dans la *Revue de Paris* du 3 mai 1829. Née en 1626, Marie de Rabutin-Chantal, mariée en 1644 au marquis de Sévigné, devint veuve sept ans plus tard. C'est en 1671, après le départ de sa fille en Provence, qu'elle commença à écrire ses lettres, et la correspondance dura jusqu'à sa mort en 1696.
11. Sainte-Beuve, *Œuvres*, II, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1960, p. 996.
12. *Ibid.*, p. 997.
13. *Ibid.*, p. 998.
14. Sainte-Beuve, *Cahiers*, I, *Le cahier vert, 1834-1847*, Paris, Gallimard, 1973, p. 183.
15. Roxana Verona, *op. cit.*, p. 86.
16. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, I, *op. cit.*, p. 428.
17. Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, VI, Paris, Michel Lévy frères, 1866, p. 343.
18. Sainte-Beuve utilise la même image dans *Port Royal: l'hôtel de Rambouillet* « ouvre une espèce d'académie d'honneur, de galanterie honnête, de politesse », Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, I, 1961, p. 980.
19. Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, IV, *op. cit.*, p. 343.
20. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, IV, Paris, Garnier frères, 1853, p. 102.
21. *Ibid.*, p. 107.
22. *Ibid.*, p. 108.
23. *Ibid.*, p. 132.
24. Sainte-Beuve, *Œuvres*, II, *op. cit.*, p. 1276. Voir aussi le portrait de La Rochefoucauld, pour lequel Mme de Longueville était une des femmes qui avaient compté : « Le goût naturel de Mme de Longueville était celui qu'on a appelé de l'hôtel de Rambouillet : elle n'aimait rien tant que les conversations galantes et enjouées, les distinctions sur les sentiments, les délicatesses qui témoignaient de la qualité de l'esprit. Elle tenait sur toute chose à faire paraître ce qu'elle en avait de plus fin, à se détacher du commun, à briller dans l'élite. [...] Il y avait chimère en elle, fausse gloire, ce que nous baptiserions aussi poésie : elle fut toujours hors du positif. », *ibid.*, p. 1246-1247.
25. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, XII, Paris, Garnier frères, s.d., p. 194.
26. *Ibid.*, p. 197.
27. *Ibid.*, p. 198.
28. Louise-Bénédictte de Bourbon, petite-fille du Grand Condé, avait épousé à seize ans, en 1692, le duc du Maine, aîné des bâtards de Louis XIV et de la Montespan.

29. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, III, *op. cit.*, p. 215.
30. *Ibid.*, p. 219.
31. *Ibid.*, p. 223. Mlle de Launay fut au service de la duchesse du Maine de 1711 jusqu'à sa mort en 1753.
32. *Ibid.*, p. 215.
33. *Ibid.*, p. 227.
34. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, IV, *op. cit.*, p. 165.
35. *Ibid.*, p. 134.
36. *Ibid.*, p. 143.
37. *Ibid.*, p. 144.
38. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, I, *op. cit.*, p. 121.
39. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, III, Pairs, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1964, p. 88.
40. Marc Fumaroli, « La conversation », in Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1997, vol. 3, p. 3651.
41. Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, XIII, Paris, Calmann-Lévy, 1884, p. 454-455.
42. Delphine de Girardin, *Lettres parisiennes du vicomte de Launay*, Paris, Mercure de France, coll. « le Temps retrouvé », 1986, 2 vol., I, p. 135.
43. « En aucun temps de sa vie Sainte-Beuve ne semble avoir conçu la littérature d'une façon vraiment profonde. Il la met sur le même plan que la conversation. », Marcel Proust, *Contre Sainte-Beuve*, précédé de *Pastiches et mélanges* et suivi de *Essais et articles*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1971, p. 225.
44. Delphine de Girardin, *op. cit.*, II, p. 168.
45. Marc Fumaroli, *op. cit.*, p. 3619.
46. Anne Martin-Fugier, *La Vie élégante ou la formation du Tout-Paris, 1815-1848*, Paris, Fayard, 1990, p. 186.
47. Voir sur ce « métissage mondain » les réflexions de Mona Ozouf dans « L'essai sur la singularité française », conclusion de son livre *Les Mots des femmes*, Paris, Fayard, 1995.
48. Cité par Marcel Proust dans « Le salon de la comtesse d'Haussonville », *op. cit.*, p. 482.